

NOUVELLES ET RÉCITS

ALIETTE

L'histoire que je vais vous conter n'est point d'aujourd'hui.

Un certain roi avait interdit de chasser sur ses terres. Cette défense était formelle, et pour en assurer l'exécution il avait multiplié les gardes.

Un jour, un homme, qui n'avait jamais tremblé, s'avisa de braver ces ordres rigoureux. Il fut saisi.

— « Manant, avec quelle permission oses-tu chasser sur ces terres ? »

— Avec la mienne.

— Ah ! avec la tienne ! Suis-moi.

— Non.

Le garde aurait bien voulu user de violence, mais le chasseur avait des bras puissants et ses yeux n'étaient point tendres.

— Eh bien ! je vais avertir Sa Majesté que tu violes ses lois.

— Va !

En apprenant l'aventure, le roi entra dans une colère terrible.

Les courtisans en eurent le frisson. « Gardes, cria-t-il, à tout prix, amenez-moi ce criminel. » Et les soldats firent leur devoir. Et l'homme fut conduit au pied du trône.

— Comment ! tu n'as pas frémi d'enfreindre notre volonté ?

— Non.

— Alors tu seras puni de mort.

— J'y consens.

Toute la cour demeurait stupéfaite. Les livres eux-mêmes, qui

racontent tant de choses, n'avaient jamais parlé d'une telle insolence. Cependant, piqué par la fierté de cet homme, le roi lui dit :

— Nous voulons te montrer notre clémence. Malgré ta faute horrible, nous consentons à t'épargner. Mais, puisque rien ne t'effraye, tu couperas tout le foin de notre prairie qui a quatre cents lieues de tour. Il devra se trouver bottelé et ramassé pour demain soir ; sinon...

— Majesté, j'accepte.

Le lendemain matin, de bonne heure, l'homme partit au travail. Hélas ! ses efforts furent inutiles : la faux qu'on lui avait remise était rouillée.

Il désespérait, quand une vieille femme lui apporta son dîner et lui dit en riant :

— Ton ouvrage n'avance pas vite.

— Point du tout, la mère !

— Attends. Tu vas voir quelque chose de mieux.

Et la vieille femme ajouta : « Que le foin de la grande prairie soit de suite coupé, bottelé, ramassé. »

Aussitôt des faux magiques abattirent le foin ; des nains, nombreux comme des sauterelles, le mirent en bottes ; et, rapides comme le vent, des voitures l'emportèrent dans les greniers du prince.

Tout cela parut aux yeux de l'homme un rêve d'un instant. « Allons, dit la vieille femme, ne reste pas ainsi dans l'ébahissement. Viens au palais prendre la récompense de ton travail. D'abord, mets à ton doigt cet anneau qui rend invisible. Je suis la fée Aliette qui sauve les braves. Suis-moi. »

Et ils pénétrèrent dans les écuries et les remises du roi. Ils y choisirent le plus beau carrosse, tout d'or et de diamants, et les deux plus beaux chevaux. Puis ils s'enfuirent.

Ils étaient à quatorze lieues de la prairie quand ils aperçurent dans le lointain une centaine de cavaliers à leur poursuite.

— Aliette, nous serons pris.

— Est-ce que tu tremblerais par hasard ?... Et ton anneau ?

— Il est perdu. »

Alors la magicienne changea la voiture en deux roses blanches,

les chevaux en deux gais pinsons, le chasseur en un minime poisson rouge ; elle-même se fit petit ruisseau.

Les pinsons emportèrent les roses dans leur bec ; le ruisseau glissa dans un ravin, vivifiant le poisson et le cachant en son onde.

Les recherches des cavaliers furent vaines. Allette redevint fée et rendit leur forme première au poisson, aux roses et aux pinsons.

Ainsi l'homme brave fut sauvé des mains du roi.

(Entendu dans le canton de Dol.)

FRANÇOIS DUYNES.

